

DICTIONNAIRE
DES
SCIENCES NATURELLES,

DANS LEQUEL

ON TRAITÉ MÉTHODIQUEMENT DES DIFFÉRENS ÊTRES DE LA NATURE, CONSIDÉRÉS SOIT EN EUX-MÊMES, D'APRÈS L'ÉTAT ACTUEL DE NOS CONNOISSANCES, SOIT RELATIVEMENT A L'UTILITÉ QU'EN PEUVENT RETIRER LA MÉDECINE, L'AGRICULTURE, LE COMMERCE ET LES ARTS.

SUIVI D'UNE BIOGRAPHIE DES PLUS CÉLÈBRES
NATURALISTES.

Ouvrage destiné aux médecins, aux agriculteurs, aux commerçans, aux artistes, aux manufacturiers, et à tous ceux qui ont intérêt à connoître les productions de la nature, leurs caractères généraux et spécifiques, leur lieu natal, leurs propriétés et leurs usages.

PAR

Plusieurs Professeurs du Jardin du Roi, et des principales
Écoles de Paris.

TOME TRENTE-TROISIÈME.



F. G. LEVRAULT, Éditeur, à STRASBOURG,
et rue des Fossés M. le Prince, n.º 31, à PARIS.

LE NORMANT, rue de Seine, N.º 8, à PARIS.

1824.

immenses d'argent de l'empire. Justinien, pour ne pas enrichir une nation ennemie, avoit déjà voulu, mais sans succès, transporter ce commerce en Éthiopie. Il récompensa libéralement ces moines, qui enseignèrent la manière de faire éclore ces œufs, de nourrir le ver et de filer la soie.

De Constantinople les vers-à-soie se répandirent avec le mûrier dans une grande partie de la Grèce, et environ cinq cents ans après le Péloponèse changea son nom en celui de Morée. Il est probable que, les vers-à-soie venant à se multiplier, on fut obligé de multiplier aussi les mûriers, et le Péloponèse prit son nouveau nom de l'arbre qui faisoit sa nouvelle richesse. D'autres disent que ce fut sa figure topographique, ressemblant à une feuille de mûrier, qui lui valut ce nom; mais cela est moins vraisemblable.

De la Grèce les mûriers et les vers-à-soie passèrent en Sicile et en Italie, du temps de Roger, roi de Sicile. Ce prince, s'étant emparé, en 1150, des principales villes du Péloponèse, transporta leurs nombreux ouvriers en soie et avec eux leur industrie à Palerme. Quelques auteurs assurent qu'il y avoit déjà long-temps que les vers-à-soie et le mûrier avoient été portés en Italie; mais leur culture étoit négligée et on en tiroit peu de parti, lorsque Roger profita de ses conquêtes en Grèce, pour faire venir à Palerme et dans la Calabre des gens qui s'entendoient à l'éducation des vers-à-soie, et des artisans instruits dans l'art d'en fabriquer des étoffes. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis lors cette nouvelle branche d'industrie prit tellement vogue en Calabre, et s'y est si bien soutenue, que peut-être encore aujourd'hui cette province produit à elle seule plus de soie que tout le reste de l'Italie.

Je ne crois pas nécessaire de dire comment les mûriers et les vers-à-soie se répandirent successivement dans les différens états du Midi de l'Europe; il me suffira de parler de leur introduction en France. Olivier de Serres rapporte que quelques gentilshommes qui avoient accompagné Charles VIII en Italie, pendant la guerre de 1494, ayant connu tous les avantages que ce pays retiroit du commerce de la soie, envoyèrent, après la paix, chercher à Naples des mûriers, qui furent plantés en Provence et à Allan, à une lieue de Montélimart. Faujas de Saint-Fond a encore vu, en 1802, le

premier mûrier planté en France, près de Montélimart, et rapporté par Guy-Pape de Saint-Auban, seigneur d'Allan. Ce savant rapporte que M. Latour-Dupin-Lachaux, qui étoit propriétaire de la terre d'Allan, fit respecter ce mûrier en l'entourant d'un mur et en défendant qu'on en recueillit les feuilles. « Il est encore sur pied, disoit Faujas dans une lettre du 26 Nivôse an X (16 Janvier 1802) : ses grands bras sont maigres et caducs, et son tronc est séparé en trois parties; mais il se couvre encore chaque printemps de feuilles et de fruits, malgré tant d'hivers qu'il a bravés. Ses descendants couvrent à présent le sol de la France, et produisent à l'État un revenu considérable. On voit d'après cela, combien un seul homme, ami de l'agriculture, a bien mérité de son pays et lui a procuré d'avantages, et cet homme est à peine connu. »

Cet antique mûrier, planté au hameau dit la Begade, commune d'Allan, n'existe plus depuis quelques années, d'après les renseignemens que j'ai fait prendre sur les lieux; mais on voit encore deux autres arbres de la même espèce, l'un au hameau de Beauvoir, également de la commune d'Allan, et l'autre dans un village voisin, que les gens du pays disent être du même âge que celui vu en 1802 par Faujas. Le tronc d'un de ces arbres, mesuré cette année, avoit treize pieds de circonférence à hauteur d'homme. M. Requien, d'Avignon, auquel la Flore du Midi de la France doit beaucoup de découvertes, en me communiquant ces renseignemens, m'écrivit qu'au printemps dernier, en allant herboriser à *Mont-Major*, près d'Arles, il y a vu un mûrier énorme, dont le tronc avoit environ quinze pieds de circonférence, et qui doit aussi être un des plus anciennement plantés en France.

Charles VIII fit distribuer des mûriers dans plusieurs provinces, et il encouragea les manufactures de soie de Lyon. Mais la culture du mûrier et l'éducation des vers-à-soie firent peu de progrès en France; et sous Louis XII on n'employoit guère que les soies d'Italie et d'Espagne. Les vers-à-soie avoient été introduits dans ce dernier pays par les Maures. Henri II protégea également la culture des mûriers; il rendit, en 1554, un édit par lequel il ordonna d'en faire des plantations. On dit que ce prince fut le premier de nos rois qui porta des bas de soie.

Sous Charles IX, un simple jardinier de Nismes, fonda, dans cette ville, une pépinière, dont les nombreux mûriers devoient couvrir, en peu d'années, le Languedoc, la Provence et le Dauphiné. Olivier de Serres, l'un des premiers, accueillit ces arbres dans sa terre du Pradel; il en améliora la culture, ainsi que l'éducation des vers qui s'en nourrissent.

Henri IV, d'après les conseils de ce vénérable agriculteur, et même contre l'avis du sage Sully, fit planter des pépinières de mûriers. Il envoya le surintendant de ses jardins dans le Languedoc et le Vivarais, où déjà il y avoit une certaine quantité de ces arbres, afin de s'en procurer. En 1599 un édit prohiboit l'importation des étoffes de soie, et des lettres patentes de 1602 provoquoient la plantation de mûriers dans tous les terrains qui pouvoient être favorables à ces arbres. Dès le commencement de l'année 1601, Olivier de Serres, d'après les ordres du Roi, fit conduire à Paris quinze à vingt mille plants de mûriers, « lesquels, dit ce célèbre agronome, furent plantés en divers lieux dans le jardin des Tuileries, où ils se sont heureusement élevés; et, pour d'autant plus accélérer ladite entreprise et faire connoître la facilité de cette manufacture, Sa Majesté fit exprès construire une grande maison, au bout de son jardin des Tuileries, accomodée de toutes les choses nécessaires, tant pour la nourriture des vers, que pour les premiers ouvrages de soie. » La partie du jardin appelée l'orangerie, du côté de la rue Saint-Florentin, au bout de la terrasse des Feuillans, étoit alors destinée à élever les vers-à-soie et à loger les hommes qui en étoient chargés. Depuis long-temps cette plantation, faite par Olivier de Serres, n'existe plus.

Henri IV chargea en outre les députés généraux du commerce d'aviser aux moyens les plus prompts et les plus faciles de fournir abondamment le royaume de mûriers. En 1602, il passa un contrat avec des marchands, pour qu'ils en procurassent aux généralités de Lyon, d'Orléans, de Tours et de Paris.

La culture des mûriers et des vers-à-soie fut négligée en France sous Louis XIII; mais elle fut ranimée, sous le règne suivant, par Colbert, qui faisoit principalement consister la prospérité d'un État dans les manufactures et le commerce. Ce ministre fit établir des pépinières royales dans le Berry, l'An-

goumois, l'Orléanois, le Poitou, le Maine, la Bourgogne, la Franche-Comté; il fit distribuer et planter, aux frais de l'État, les mûriers qui en sortoient, sur les terres des particuliers. Ce procédé généreux, mais violent, parce qu'il portoit atteinte à la propriété, déplut aux habitans des campagnes, et, de manière ou d'autre, les arbres plantés périssoient chaque année. Le Gouvernement eut alors recours à un moyen plus efficace et moins arbitraire. On promit et on paya vingt-quatre sous par pied de mûrier qui subsisteroit trois ans après la plantation; ce qui réussit parfaitement, et plusieurs provinces, telles que la Provence, le Languedoc, le Vivarais, le Dauphiné, le Lyonnais, la Touraine, la Gascogne, etc., se peuplèrent de mûriers.

Colbert, après avoir encouragé la culture du mûrier, tourna ses soins du côté des manufactures de soie : il fit venir de Bologne le sieur Benais, pour lui faire diriger le tirage des cocons. Benais remplit parfaitement les vues du ministre. Les soies de son tirage furent bientôt au pair avec celles de l'Italie. Louis XIV, pour le récompenser, lui accorda des gratifications considérables avec des titres de noblesse. Ce prince accorda également, par un arrêt du 30 Septembre 1670, des privilèges considérables aux entrepreneurs de la fabrique de soie, façon de Bologne.

Sous Louis XV la culture du mûrier continua à être encouragée, et principalement de 1745 à 1756 il fut formé de nouvelles pépinières royales dans la Bourgogne, la Champagne, la Franche-Comté, l'Orléanois, le Berry, l'Angoumois, le Maine, le Poitou, etc., et les arbres en furent encore distribués gratuitement.

Telle a été la progression de la culture du mûrier en France, et les impulsions données à diverses époques par le Gouvernement auroient sans doute porté cette culture au plus haut degré qu'elle pouvoit atteindre, si l'incertitude d'obtenir des récoltes de soie satisfaisantes n'eût affoibli le zèle d'un grand nombre de cultivateurs, et si, à l'époque désastreuse de la révolution, on n'eût abattu en beaucoup de lieux une grande partie des plus beaux mûriers qui existoient alors. Mais, depuis que nos tourmentes révolutionnaires furent terminées, on chercha par tous les moyens à réparer ce que ces temps